

« Mars », de Fritz Zorn : cancer de l'âme, cancer du corps

Le seul livre du Suisse-Allemand est aussi un chef-d'œuvre. Il y témoigne d'une vie, la sienne, rongée par le conformisme de son milieu social et familial, avant qu'un cancer l'éteigne. Cet article est paru dans « Le Monde » du 16 novembre 1979.

Par Roland Jaccard, [Le Monde](#), 16 novembre 1979

LA SÉLECTION DES 100 ROMANS DU « MONDE »

« [les 100 romans du Monde](#) » (21 juin 2019)

Mars, de Fritz Zorn (1976). Première édition française: Gallimard, traduction par Gilberte Lambrichs (1979). Rééd. « Folio » (1982, 320 p., 8,40 €).

De la plus petite motte de terre monte au ciel ce cri pathétique, multiple et atroce dans sa monotonie : « **Au secours, mon Dieu !** » Certains appels, cependant, nous traversent l'âme plus que d'autres, car ils ajoutent au malheur d'être né celui de se voir privé d'identité. C'est le cas de Fritz Zorn dont l'unique livre, posthume, *Mars*, constitue un des documents les plus bouleversants sur une vie rongée par le cancer, non seulement le cancer bien réel dont il allait mourir, à l'âge de 32 ans, mais aussi celui du conformisme le plus étriqué et le plus aliénant.

« **Je suis jeune, riche et cultivé ; et je suis malheureux, névrosé et seul. Je descends d'une des meilleures familles de la rive droite du lac de Zurich, qu'on appelle aussi la rive dorée. J'ai eu une éducation bourgeoise et j'ai été sage toute ma vie.** » Ainsi débute l'autobiographie de Fritz Zorn, un pseudonyme qui, en allemand, signifie : colère. Ces deux cent cinquante pages, qu'il jeta rageusement sur le papier durant son agonie, il faut les lire comme les éclats insoutenables d'une colère qui n'en finit pas d'exploser. Une colère, trop longtemps contenue, contre toutes les puissances mortifères qu'il affronta : sa famille, l'hypocrisie bourgeoise, le puritanisme sexuel, la morale chrétienne, la respectabilité helvétique.

Une ironie corrosive

Chanson connue, dira-t-on, et qui, depuis [*le psychiatre*] Wilhelm Reich, est devenue le leitmotiv obligé des autobiographies de jeunes privilégiés en rupture de classe. Certes, et s'il ne s'agissait que d'un règlement de comptes, la portée de ce livre serait limitée. Mais, s'il nous prend aux tripes, s'il ne nous lâche plus, si une fois refermé, on ne cesse d'y penser, c'est que, par son ironie corrosive, par la précision de ses observations, par une lucidité d'une cruauté inouïe, *Mars* se range, d'emblée, parmi les chefs-d'œuvre de la littérature psychologique. A vrai dire, depuis *Le Livre du Ça*, de Georg Groddeck, je n'ai rien lu de plus fort.

Mais qui est donc Fritz Zorn ? Né dans une excellente famille suisse qui cultive à un degré exemplaire les vertus helvétiques d'ordre, de sérieux et de décence, il va suivre une scolarité à peu près normale, avant d'entreprendre des études de langues à l'université de Zurich. Il sera ensuite nommé professeur d'espagnol dans un lycée, avant d'être atteint, à l'âge de 30 ans, d'un cancer. Un jeune homme tout à fait « comme il faut », ce Fritz Zorn : appliqué, consciencieux, poli, discret, cordial, asexué, de droite ; le type même du fils de famille tel que le rêvent tous les parents de la rive dorée, où il a passé une enfance et une adolescence sans histoire. Son père et sa mère vivaient bien évidemment, eux aussi, dans une harmonie parfaite, si parfaite que tout désir individuel apparaissait comme obscène, et tout conflit comme incongru.

Seul parmi ses camarades à ne pas « flirter », il ne s'intéresse qu'aux « choses élevées » et la sexualité, sans être condamnée explicitement par ses parents, lui est décrite comme une activité aussi ridicule qu'ennuyeuse

« **S'il faut que je me rappelle mon enfance**, écrit Fritz Zorn, **je dirai tout d'abord que j'ai grandi dans le meilleur des mondes possibles. D'après cette remarque, le lecteur intelligent comprendra tout de suite que l'affaire devait mal tourner.** » Et elle tourna effectivement mal. Insidieusement d'abord. A l'école, par exemple, Fritz ne parvient pas à suivre les cours de gymnastique tant il est « **mal dans sa peau** » ; il évite tous les contacts physiques et même les mots relatifs au corps. Comme il est bon élève, personne ne s'en soucie. Il passe pour un personnage original, solitaire, méprisant les plaisirs charnels.

Ainsi, il est le seul parmi ses camarades à ne pas « flirter ». Il ne s'intéresse qu'aux « choses élevées » et la sexualité, sans être condamnée explicitement par ses parents, lui est décrite comme une activité aussi ridicule qu'ennuyeuse ; indigne de lui. « **D'abord, écrit-il, il m'avait fallu être un enfant qui n'avait le droit de rien savoir sur la sexualité ; et aussitôt qu'on eut lieu de croire que j'en savais quelque chose, je fus censé être tout à fait au-dessus de ces choses-là, pareil, en fait, à un vieillard qui ne peut plus rien en savoir depuis longtemps.** » Il mourra d'ailleurs sans jamais avoir aimé. Sans jamais avoir ri, non plus.

Il ne se plaint jamais

A l'université, Fritz Zorn souffre d'un état dépressif constant ; pourtant, il ne peut pas s'avouer qu'au fond de lui quelque chose est pourri. Il ne se reconnaît pas le droit d'être triste. N'a-t-il pas toujours été comblé par les dieux ? Fortune, intelligence, santé physique, beauté, rien ne lui a été refusé. Alors, il donne le change ; il amuse ses camarades en montant des spectacles de marionnettes. Souvent, il attend interminablement dans le hall de l'université quelqu'un avec qui prendre un café. Mais personne ne vient. Dans sa chambre, il reste parfois assis pendant des heures et, sans relâche, il écrit en tous sens les mots *tristeza* et *soledad* sur du papier quadrillé. Pourtant, jamais il ne se plaint. « **J'allais toujours bien, écrit-il. J'allais même si continuellement bien que beaucoup de gens m'avaient avec étonnement qu'ils se demandaient comment je pouvais aller si invariablement bien.** »

Un jour cependant, Fritz Zorn n'alla plus bien du tout. Il venait de voir un film où un homme avait assassiné une femme qu'il aimait. « **Je m'apercevais que ma vie était pire que celle de l'assassin, et je savais qu'à présent la mort était dans la maison.** » Dès lors, sa dépression va se manifester au grand jour. Simultanément, une tumeur apparaît sur son cou, tumeur dont il dira joliment que c'était « **des larmes rentrées** ». Fritz a alors 30 ans ; il a eu une enfance sans être un enfant, une jeunesse sans être jeune ; il est devenu un adulte sans avoir jamais vécu ; il lui reste deux ans avant de mourir.

« Je ne suis pas encore vaincu non plus et, ce qui est le plus important, je n'ai pas encore capitulé. Je me déclare en état de guerre totale »

Ces deux années, il va les mettre à profit pour comprendre ce qui lui est arrivé. D'abord, il se réjouit d'avoir un cancer : « **Pour peu qu'on puisse assimiler le cancer à une idée, j'avouerai que la meilleure idée que j'ai jamais eue, c'a été d'attraper le cancer. Je crois que c'a été le seul moyen encore possible de me délivrer du malheur de la résignation** », non sans préciser certes que, vraisemblablement, aucune personne atteinte d'un cancer n'est très heureuse et qu'il ne l'est pas non plus. « **Mais, ajoute-t-il, je suis un peu moins malheureux qu'au temps où, officiellement, je n'avais pas le cancer si ce n'est le cancer de l'âme que j'ai repris de ma tradition familiale.** »

Décidé à ne pas pactiser avec ceux qui l'ont démolie, Fritz Zorn se compare à un volcan en ébullition. Certes, il est conscient de ne pas avoir vaincu ce qu'il combat, « **mais je ne suis pas encore vaincu non plus et, ce qui est le plus important, je n'ai pas encore capitulé. Je me déclare en état de guerre totale** ». C'est sur ces mots que s'achève, le 17 juillet 1976, le livre de Fritz Zorn. Le jour de sa mort, le 2 novembre de la même année, il apprendra que son manuscrit est accepté par un éditeur allemand. Le romancier Adolf Muschg, qui l'a préfacé, écrit que Zorn a voulu vivre jusqu'au dernier instant et au-delà.

Ce fut son cancer, dont il chercha vainement à se délivrer, qui lui montra à quel point il eût toujours aimé vivre et combien peu il avait vécu. « **Celui qui déplore dans ce manuscrit l'absence de maturité, ajoute Muschg, doit se rappeler que l'immaturité n'était même pas accordée à ce mort.** » Mais ce qui lui fut accordé, en revanche, ce fut de métamorphoser un interminable cri de révolte et une infinie douleur en un appel à une révolution totale et fraternelle. Ce fut également d'écrire un livre qui se situe d'emblée cent coudées au-dessus des autres, un livre qui brise la mer gelée qui est en chacun de nous.